

# *Libretto*



RAYMOND DUMAY

LE RAT  
ET L'ABEILLE

Court traité de  
gastronomie préhistorique

*Libretto*

© Éditions Phébus, Paris, 1997.

ISBN: 978-2-36914-281-2

## REMERCIEMENTS

Je les adresse tout particulièrement  
à Jacqueline MIRANDE  
et à Daniel ROCHER  
qui, moins que moi, savent  
ce que je leur dois.



*Toutes les joies des aïeux  
ont passé en nous et s'amassent ;  
leur cœur, ivre de chasse,  
leur repos silencieux*

*devant un feu presque éteint...  
Si dans les instants arides  
de nous notre vie se vide,  
d'eux nous restons tout pleins.*

**RAINER MARIA RILKE**  
*Vergers*



## AVANT TOUT PROPOS

Notre époque, celle de la vitesse, est aussi celle qui a inventé le terme qui exprime le mieux l'ensemble des impératifs dont dépend toute création humaine : *roman-fleuve*.

Le programme est chargé : la longueur, donc la durée, le maintien de l'intérêt par coups de théâtre allant dans le sens de l'évolution naturelle des choses, la rigueur du plan que signalent quelques discrets échos – la dernière phrase justifiant la première. Enfin et surtout, l'expression de la grandeur – non point forcément celle des personnages –, laquelle par un tour de force permanent doit se manifester au-dessus de chaque idée, de chaque anecdote, fussent-elles des plus terre à terre : comme le mont Blanc dans le lointain des Préalpes. Témoignage et rappel d'une autre vie.

L'époque moderne offre peu de modèles répondant à ces exigences. *Don Quichotte* sans doute. En France, les grands écrits sont à l'état de terre brûlée ravagée par la guerre et la divinité. Proust pourrait faire exception.

Et pourtant notre roman-fleuve, nous l'avons depuis longtemps, sans l'avoir lu. Le récit qui n'a négligé aucun épisode, l'inventaire qui a mentionné chaque outil et chaque gravure, la carte routière avec le classement des hôtels et des restaurants. Les hommes du commencement, nous les connaissons dent par dent, mieux que nos voisins. Leur esprit ? Le silence des grands espoirs. Ce livre merveilleux, introuvable, que

personne ne croit avoir lu, nous l'avons vécu. Il est en nous. C'est notre préhistoire. Il n'y avait alors qu'un univers. Qu'un homme, déjà tiré à beaucoup d'exemplaires.

Et pas les deux pieds dans le même sabot. Les xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> siècles, nos grandes découvertes... Magellan, Colomb, parlons-en ! L'Amérique, le maïs, le haricot, l'Indien, l'or... Mais le pain, le vin, le cheval, le feu ? N'oublions ni la marmite ni l'aiguille. Ni la prière. Les grandes découvertes, elles ont bien eu lieu. Plus grandes encore qu'on ne le dit. Mais avant, ailleurs.

Nous découvrirons que la préhistoire est la bible dont nous devons tirer notre recueil de lois aussi bien que de recettes, notre géographie aussi bien que notre morale. Nos ports et nos vaches, c'est elle. Et nos dimanches et nos alcools. Que serait l'homme s'il était resté un buveur d'eau et un ramasseur de moules ? Que serait l'homme devenu s'il n'avait cherché, au risque de se perdre, à satisfaire son besoin de grandeur ?

On a les incendies de forêt qu'on mérite. Le dernier en date, en cette fin de siècle, a été la prophétie de Malraux (qu'il l'ait réellement proférée ou qu'on la lui ait prêtée importe finalement peu) : « Le troisième millénaire sera religieux ou ne sera pas. » Que le dieu concerné nous épargne cette vanité des vanités qui nous fait chaque jour tant de mal. Assez de divinités ! Ou qu'elles restent à leur place. Nous sommes entre nous. Face à face, d'homme à homme. Il n'est pas d'autre moyen d'approcher pour de vrai l'essence de la vie, son esprit. Nous nous mentons en feignant de croire qu'on peut aller à lui en empruntant d'autres chemins que ceux de la matière. Voilà le grand mystère. Socrate savait cela, qui avait besoin d'une caverne obscure pour se représenter le ballet de nos ombres sous la grande lumière d'en haut (une caverne !... ne sommes-nous pas tous sortis de cette bouche de pierre

rugueuse?). Notre préhistoire témoigne, d'éclatante façon, de la nécessité mystérieuse d'un tel cheminement – notre histoire récente aussi, encore que de façon plus trouble. Osons dire que la première n'a pas moins à nous apprendre que la seconde.

La vie est un devoir, dont découlent tous les autres. Or il faut manger pour vivre. Certains prophètes l'ont dit, qui ont parfois été entendus, même s'ils n'ont pas toujours été suivis. D'autres ont préféré sonner les cloches, réciter des prières, susciter de belles croisades : bien souvent ils n'ont fait que damer les chemins qui mènent aux cimetières. L'esprit tue et la main vivifie. Celle du boulanger d'abord : de tout temps la foi a mangé du pain. « Je vais au banquet » ou « Je suis invité par un ami » sont les phrases qui ont libéré l'homme de sa condition.

Délivré de la faim, l'homme est un autre. Les ailes lui démangent. « J'ai diné, donc je pense, et même je rêve – et même je prie. » La pensée, nul doute, est un bien qui résulte de tous les anciens biens de ce monde : le silex, le feu, le miel, l'anguille, l'hydromel, la châtaigne... Cette apologie résolue de la matière – ce nid du rêve et de l'esprit – nous paraît la seule qui rende compte sans tricher du secret de nos commencements ; la seule digne, aussi, de ces animaux industriels qui inventèrent l'homme. Lui-même, notre contemporain, que pourrait-il dire, sinon comme Sieyès : « J'ai vécu », et en être fier ? Qui a fait mieux ?

Cherchons plutôt à comprendre comment il a été possible de faire aussi bien.

Taine nous le rappelle : il y a eu d'abord l'époque. Comme il y a encore des mains heureuses, il y a eu des temps heureux : ceux qui firent leur juste place au corps aussi bien qu'à l'esprit.

Pour la civilisation chrétienne, ce temps fut celui des pèlerinages. Mais les temps heureux ont toujours été des temps

pèlerins, qui nous voient quitter un séjour où nous avons fini par ne plus nous plaire pour gagner quelque terre promise : cette terre qu'il suffit de nommer pour la faire exister.

Ces temps avaient commencé tôt. À une époque dont aucun vieillard n'a conservé le souvenir. Des montagnes Rocheuses aux sources du Nil, du Périgord au lac Baïkal et à Pékin, de Tautavel à Java par l'Himalaya... la preuve a été faite, dès le premier pas, que la plus longue minute de bonheur qu'ait connue l'homme est aussi celle des plus longs pèlerinages. Comment justifier cet « appel de la route », resté impérieux tout au long des siècles ? Peut-être par le fait qu'il conduit à voir plus de ciel, et un ciel toujours renouvelé.

À la pathétique question de Baudelaire : « Que cherchent-ils au ciel, tous ces aveugles ? » une moitié des pèlerins aurait répondu : « Un autel ! » et l'autre, tout aussi fervente : « De quoi manger ! »

Ce n'est pas offenser l'esprit, ni le contraindre à trop de modestie, que de lui rappeler que les trois symboles qui l'ont aidé tout au long de sa longue carrière sont le pain, le vin et la coquille Saint-Jacques. Avec la grâce de Dieu. La plus haute spiritualité n'a pas cru bon de se priver de la gastronomie la plus quotidienne. Si Malraux avait eu le bon esprit d'annoncer : « Le troisième millénaire sera gastronomique ou ne sera pas », il aurait gagné sur les deux tableaux.

Reste que nous avons quelque peine à voir clair chaque fois que nous prend l'envie de tourner nos regards vers l'antique caverne des premiers matins. La préhistoire scientifique est supposée nous y aider. Mais c'est une science dite « humaine » : qualificatif euphémique pour désigner, sans trop fâcher les savants, une science peu exacte. Les sciences « humaines » sont censées refléter le monde tout comme font leurs sœurs dites « exactes ». Chacun sait qu'elles reflètent non moins

l'état d'esprit de ceux qui les ont fondées, puis de ceux qui s'emploient ensuite à les cultiver.

Boucher de Perthes, qui inventa il y a un siècle et demi de cela la préhistoire – et sans qui ce livre ne pourrait avoir été écrit –, était douanier de son état. La déformation professionnelle aurait-elle joué? Et si bien joué que ses successeurs même en auraient été intimidés? Toujours est-il qu'ils se sont évertués à œuvrer en gardes-frontières soupçonneux, en comptables tatillons doués pour les saisies et inventaires mais peu enclins à prendre en compte les simples plaisirs de l'existence. Leur premier travail, on le sait, fut de dresser un poteau bien visible entre les temps historiques et les temps préhistoriques : ce poteau, ce serait l'apparition de l'écriture. Avant la barrière, l'homme habitait la ténèbre barbare, où tout était besoin, lutte pour la vie, force non policée (seules les pierres, ici et là, étaient polies) ; une fois la barrière franchie, il posait enfin un pied décidé sur la route doucement et régulièrement montante de la civilisation, et une grande lumière se faisait soudain au ciel et dans sa tête.

Que ceux qui ont eu à franchir un beau jour la fameuse balise ne se soient pas rendu compte de la solennité de l'instant est un point regrettable, qui n'a jamais trop embarrassé les savants ; leur préhistoire a parfois considéré l'homme préhistorique comme un témoin gênant. Nous aimerions pouvoir rendre la parole à cet exclu, qui a sûrement des choses intéressantes à nous dire.

Elles trancheront, on le verra, sur ce qui s'est longtemps écrit. Car la primauté spontanément accordée à l'écriture par l'historien (et par le préhistorien non moins) a eu une influence décisive sur la carrière de la nouvelle discipline. Le document allait l'emporter sur les humbles évidences de la vie quotidienne. L'avenir allait cesser d'être la projection du passé. On étudierait moins l'homme que son outil, et plutôt sa tombe que son assiette.

Si la révélation de la préhistoire avait frappé un poète de cour plutôt qu'un douanier, notre idée de la naissance de l'homme, c'est sûr, en serait bien changée. Au lieu de ces additions contre nature de cailloux et d'ossements, nous garderions le souvenir de rencontres imprévues mais amicales, de modestes creux d'estomac comblés par des cueillettes somptueuses – tempérées par quelques échecs –, d'humbles avancées dont chacune était le déguisement d'un petit miracle. Ajouté au précédent, il prenait enfin la stature du grand miracle que la terre attendait. C'est nous bafouer nous-mêmes que d'accepter l'idée que l'homme n'a jamais été qu'un ver-misseau fragile qui s'est peu à peu extrait de la peur et de la souffrance. Sur notre terre au moins, il n'a jamais été signalé miracle de vie engendré par les privations et la misère. Il est tout aussi sûr que notre miracle est le plus grand et qu'il ne peut être attribué à une étrange complicité entre le hasard et les larmes. L'être vivant qui le premier matin du monde prit le départ pour le conquérir portait son destin dans sa tête. Il le savait beau, il le voulut bon. De meilleur en meilleur. La langouste après la moule, l'Atlantide après le Purgatoire<sup>1</sup>. On ne peut tout avoir. Si cet aïeul eut du chemin à faire, il s'arrangea tôt pour en agrémenter le parcours. Un chemin de l'humanité bordé de roses, dont quelques épines ne sauraient masquer ni le confort ni la douceur. L'homme est né du luxe, dans le luxe. Nous l'allons montrer sans tarder.

1. On verra plus loin de quel Purgatoire il s'agit, et quel était l'Adam de ce jardin – ce Purgatoire dont il sera question dans les pages qui suivent.

# I

## UNE FABLE DES PREMIERS ÂGES

Pourquoi l'homme ?

Est-ce parce que trop évidente ou trop brutale ? Alors que beaucoup de réponses ont déjà été proposées, la question toute simple ne semble pas avoir été posée, comme si on la gardait pour la fin. Il y avait en effet de quoi réfléchir. Pourquoi, seul parmi des millions d'êtres vivants, ce bipède à peine singulier (un singe raté ?) s'est-il trouvé en mesure de dominer tous les autres ? À l'origine il était moins fort que le mammoth, moins rapide que le cheval, moins adroit que l'ours, moins agile que l'écureuil. Quant au sens social, il avait à méditer les leçons de l'abeille, du mouton, voire du poisson ! Une cervelle d'oiseau. Pas même ! Un corbeau en savait plus que lui : livrons le mot, il n'était qu'un rat.

Quelle chance avait-il dans un monde à l'état naissant où à chaque instant il risquait de devoir affronter un nouveau candidat à la domination ? Alors même la Providence criait : « Pouce ! » débordée par ses créatures. Il n'était que de jeter un coup d'œil sur le premier rang : le pingouin, le dinosaure, le kangourou, la pieuvre, l'oiseau jardinier et enfin, le moins visible mais le plus dangereux, le cœlacanthe – ce « fossile » auquel il ne manquait pas un os... puisqu'il était vivant lorsqu'on le repéra pour la première fois en 1935, et qui compte parmi ses enfants la baleine, le reptile, l'oiseau...

De tous, le rat était le moins vraisemblable. Il fut le plus

long à découvrir. Ce fut seulement en 1965 que des paléontologues américains retrouvèrent ses restes dans les montagnes Rocheuses, en un si pauvre paysage qu'ils crurent aussitôt le reconnaître. Pour désigner ce nouveau venu, ils inventèrent un nom latin, *Purgatorius*.

Alors, pas plus qu'aujourd'hui, personne n'aurait pu voir en lui une bête d'avenir et du plus grand. Il serait le premier primate reconnu sur la planète – et l'ancêtre des hominiens.

Hominien, le terme est assez précis et assez vague pour désigner tout être vivant qui, à un certain moment, eut une chance de devenir un homme. Combien étaient-ils sur la base de départ?

Ils pourraient avoir été nombreux parmi les jeunes mammi-fères encore dans l'élan de leur création. Les paléontologues n'ont retenu qu'un cas, mais le hasard des fouilles est grand. Dans l'orgueil de notre ignorance nous risquerons parfois quelques suggestions. Il arrive que l'erreur soit le plus court chemin vers la vérité.

La vérité d'aujourd'hui semble bien être celle qui a été proposée par les spécialistes américains et recueillie ensuite par beaucoup d'autres, dont Yves Coppens, professeur au Collège de France. Pour lui, il n'y a guère de doute, car l'hypothèse paraît confirmée par une lignée ininterrompue de descendants. Notre ancêtre serait bien le petit primate baptisé *Purgatorius*, qui pourrait être défini par sa première dentition :

« Pourvu d'une bouche à 44 dents : 3 incisives, 1 canine (etc.), ce bien vieux parent devait vivre dans les arbres, se nourrir de fruits et d'insectes, et n'être guère plus gros qu'un petit rat (ses molaires ont 2 mm de longueur).

« (...) Du *Purgatorius*, les paléontologistes ne connaissent pour le moment que des dents et des mâchoires. Mais si on le classe ainsi, c'est parce que la morphologie de ces dents et de ces mâchoires s'accorde précisément avec celle des autres Primates (...). Dans un monde où se développent

des plantes à fleurs, les Primates, frugivores ou folivores, apparaissent comme les conquérants d'une nouvelle pêche écologique, d'un nouveau milieu ; ils se « désolidarisent » de leurs parents insectivores. Et c'est ainsi que se dessine dans l'esprit du paléontologiste la silhouette discrète et souple de notre petit ascendant.

« (...) Une vingtaine de genres (...) vont suivre immédiatement dans le temps les Purgatorius ; c'est le premier bouquet des formes ou sous-ordres de l'ordre des Primates : répartis sur environ 30 millions d'années (...) ils proviennent de la même région des montagnes Rocheuses que leurs ascendants, mais aussi, ô surprise, de l'Europe de l'Ouest et tout particulièrement du bassin de Paris ; Plesiadapis est un de ces Primates primitifs d'une bonne cinquantaine de millions d'années, décrit par le paléontologiste français P. Gervais dès 1877, puis par P. Teilhard de Chardin et tout récemment par Donald Russel d'après des restes importants découverts dans la région de Reims ; or, plusieurs espèces de ce même animal (...) vivaient au même moment dans le Colorado, le Montana et l'Utah<sup>1</sup>. »

Ces quelques indications, aussi succinctes que simples, mais dont l'importance ne peut échapper à aucun lecteur, ouvrent le débat : combien de temps Purgatorius a-t-il passé dans les arbres ?

Il n'est pas facile de répondre. Les périodes concernées embrassaient plusieurs dizaines de millions d'années : cinquante millions pour le cambrien, sur lequel s'ouvre l'ère primaire, il y a 550 millions d'années de cela (une période dont on ne sait pas grand-chose – récente pourtant, si l'on admet que la planète accuse ses quatre milliards d'ans) ; quarante millions pour le trias (début du secondaire) où les premiers mammifères pointent leur museau, à quelque 245 millions d'hivers de chez nous. Alors, on vivait en grand.

1. Yves Coppens, *Le Singe, l'Afrique et l'Homme*, Fayard, Paris, 1983.

Pour autant pouvons-nous parler de certitudes, pluriel de rigueur? Les qualités de détective des paléontologues ne pouvant être mises en doute, nous ferons confiance à M. Coppens et à ses confrères: du départ à l'arrivée, ils ont bien reconstitué l'itinéraire exact du rat-créateur. L'identification elle-même est convaincante. C'est bien de Purgatorius qu'il s'agit.

Pourtant nous ressentons comme une absence. Les faits sont convaincants, ainsi que les conclusions qui en ont été tirées. L'une, assez paradoxale, nous paraît importante: le rat perdait ses dents à mesure qu'il mangeait mieux. Cependant, pas plus qu'à la précédente question: pourquoi lui? nous n'avons de réponse à celle que conduit à poser l'exploit accompli par le susnommé: son incroyable voyage des Rocheuses au Kilimandjaro! Comment a-t-il fait?

Toujours les origines. D'abord, retrouver dans son berceau celui qui fut, plus que l'autre, l'Hercule du monde. Examen timide et modeste, du type «questionnaire d'orientation professionnelle». Les dons du rat? On n'ose en parler. Seulement des revers: handicaps, faiblesses, manques. En vedette, si l'on ose dire, la sexualité et la faim. Deux appétits qui, à peine satisfaits, renaissaient de leurs cendres.

Alors pourquoi l'homme? Résignons-nous à laisser cette question sans réponse. D'autres ont été ou seront plus heureux. Au moins voudrait-on connaître le comment. Sur ce point l'expérience de quelques millions d'années, telle qu'elle a été révélée par les préhistoriens des deux derniers siècles, nous permet de soupçonner quel fut l'atout maître, que nous désignerons à nos risques et périls: la faim, besoin grossier qui aurait peu à peu acquis les finesses et les exigences de la gourmandise.

Dans sa longue marche, l'homme est allé d'un restaurant à un autre, meilleur à chaque fois si possible. Sa plus grande

chance, et peut-être la seule, fut de ne pas se tromper sur le premier. N'exagérons pas son mérite. Pour un nomade insectivore tel notre Purgatorius, qui passait sa vie dans les branches, il s'agissait presque d'un choix imposé : le creux d'un tronc d'arbre, à une époque où les insectes étaient à eux seuls aussi nombreux que tous les autres êtres vivants réunis et où les abeilles, surtout, proliféraient.

C'était alors l'âge des forêts, des arbres énormes creusés par la pluie et la pourriture, fendus par la foudre, aménagés par les insectes, les oiseaux, les écureuils. Constructeurs et locataires. Ces creux étaient grange, silo, cuve, observatoire, laboratoire, grenier, cave, bibliothèque, salle de réunion, de festin. Abri aussi. La table y est servie même l'hiver ! Plat gratuit et succulent, le miel y abonde. De quoi faire naître une nouvelle vocation, le parasitisme.

Ne tarda pas à se présenter un client sérieux et peu exigeant dont le premier souci était de passer l'hiver sans travail et sans génie. Sans vanité non plus. Aussi a-t-il fallu bien du temps à nos savants détectives pour identifier cet amateur bien éclairé : le rat commun, le rat venu d'Amérique, celui qui n'a jamais osé révéler son origine même entre amis : « L'Homme c'est moi. »

Amères vérités, qui furent longues à accepter. Le singe à peine éliminé, il fallut introniser le rat. La science n'est pas un long fleuve tranquille, ses remous sont dangereux. Combien de dieux et de singes n'ont-ils pas emportés ?

À partir de sa base de départ, nous savons presque tout de Purgatorius, et surtout son parcours des Rocheuses aux sources du Nil via Paris et l'Italie, comme si la nature avait déroulé pour lui un tapis rouge au-dessus des eaux. Les mers étaient alors moins profondes et surtout moins étendues. Même s'il était difficile de faire le tour du globe à pied sec, on pouvait envisager l'exploit, prétention exclue à l'époque des grandes découvertes.

Premier Petit Poucet connu, Purgatorius semait ses dents de rongeur le long du chemin, voyait et retenait tout ce qui se mangeait comme La Fontaine devait le lui conseiller plus tard. Et d'abord le miel, nous l'avons vu.

Alors commence l'aventure du rat et de l'abeille. Comment la nommer? Prodiges, miracle, fable, évidence? Aucun terme ne semble convenir à une action qui paraît avoir été aussi facile à mener à bien qu'à raconter. De telles facilités nous incitent à supposer qu'il y a eu préméditation. On aurait suivi un programme. C'est renvoyer la question à l'étage du dessus.

Ce rapprochement du rat et de l'abeille n'est pas artificiel.

Le rat est un des rares êtres vivants à ne pas craindre l'abeille. Même, il l'affronte. C'est elle qui le redoute, tous les apiculteurs le savent.

À l'origine de cette situation, deux hypothèses opposées: ou bien il était immunisé au départ, ou bien il a été mithridatisé par les piqûres. Une troisième pourrait être celle d'un pacte.

De l'abeille, Purgatorius apprend beaucoup et sur beaucoup de points, pratiques ou moraux, spirituels ou esthétiques. Depuis les leçons d'architecture jusqu'à l'art de vivre en famille, de l'affinement du goût à la discipline et au travail, à l'exemple de la dure fraternité pratiquée dans la ruche-forteresse.

Il y eut d'abord les rayons. Face à tant de miels différents, d'acacia, de pin, de fleurs, notre rat découvrit le monde des saveurs, acquit le sens des nuances, s'émerveilla de la richesse de la nature. Sans avoir à y penser et par plaisir, il se forma le palais, le goût après l'odorat. Il fut à même de constater que ce délice n'était pas un don gratuit mais exigeait un long travail qui allait de la sélection des pollens à la fabrication proprement dite. Enfin il put passer sans effort de la gastronomie à l'art, en léchant le gâteau de cire que l'abeille ne cesse d'embellir.

De la cuisinière qui était aussi maçon et gérante, il reçut

des leçons d'architecture, de travaux manuels. Avec l'organisation intérieure de la ruche et le rangement des réserves, il découvrit le plaisir de bien travailler pour aboutir à un plaisir plus grand, le miel !

Cet enseignement en cellule fut accompagné par un enseignement en plein air ; Purgatorius se trouva contraint d'étudier le monde : les rentrées de miel différaient selon l'heure du jour, la pluie, le soleil, la saison, l'environnement. Et son goût, sa densité, variaient avec l'altitude, la situation de la ruche et du rayon, l'humidité ou la chaleur de l'air.

Ouvrière modèle, l'abeille est aussi un insecte à surprises. Sa fécondité n'est pas égoïste, toute la nature en bénéficie. De calice en calice, elle transporte le pollen. Elle améliore les plantes et parfois les sème. Disons qu'elle soigne son paysage.

Enfermé dans sa ruche, en tête à tête avec une maîtresse de maison rigoureuse, le rat allait d'une expérience à l'autre par contact direct. De gré ou de force, il enregistrerait des connaissances qui avaient coûté beaucoup de temps à l'abeille au cours du tertiaire, une période très longue et très troublée. À se confronter sans cesse à plus expert et savant que lui, il était amené à observer et à réfléchir sur une société faite à la fois d'innovation et de contrainte, d'intransigeance éclairée et de rigueur intraitable, de guerre et de mort. Une société hiérarchisée sous l'autorité d'une reine impérieuse dominant ses sujettes, comme un symbole avant-coureur des abeilles brodées plus tard aux manteaux des empereurs. Matriarcat conduisant au pouvoir absolu et à la dictature, ou système politique cohérent ? Absolutisme raisonné ? Despotisme éclairé ? Voire... À vous d'en juger...

Car en contrepoint de cette discipline existait un art de vivre ensemble né du besoin physiologique des autres. L'abeille la plus vaillante ne résiste pas à la solitude. Elle s'y laisse mourir.

Il se pourrait que Purgatorius ait entrevu dès lors la force

des chiffres : il existe plus de mille variétés d'abeilles et certaines ruches comptent jusqu'à cent mille ouvrières. Il y avait de quoi voir beaucoup.

De découvertes en leçons, notre rat poursuivait sa route. Peut-être suivait-il certaines de ces ouvrières. Elles connaissaient les bons endroits. Plein de force et de sagesse, il atteignit ainsi l'Éthiopie, qui fut peut-être le premier éden et, à coup sûr, un éden pour les abeilles. Ce qu'il est resté. À côté du Nil, le fleuve hydromel, sur les bords duquel naquit Lucy, coule toujours. L'alcool né du miel est resté la boisson nationale des gourmets éthiopiens.

Enfin debout, l'homme entrait dans le monde, portant en lui les sages leçons de l'abeille à travers les souvenirs ardents de sa vie de rat.

Le rôle capital que nous accordons à l'abeille dans la formation du rat, qui l'aurait transmise à l'homme, risque de rester longtemps à l'état d'hypothèse, d'autant plus fragile que privée de toute référence scientifique.

Au mieux, ce pourrait être une épopée littéraire avec unité de lieu et d'action, un « huis clos » : des personnages simples et peu nombreux, un dénouement conforme à l'expérience et à la morale, et dont la géographie de la préhistoire serait l'une des bénéficiaires. Halte au fossile, place au vivant ! L'abeille vibrante avant les silences de l'os et du silex !

Ce pourrait être aussi une fable : « L'abeille et le rat ». Fable et épopée de la préhistoire, en un temps voué à l'oral où, faute d'écriture, elles ne devaient pas manquer. Comme, sans archives, nous ne pouvons en garantir le mot à mot, le récit en est laissé à la liberté de chacun, comme dans un conte de ma mère l'Oye. Seules quelques vérités affleurent ici, d'autant plus convaincantes qu'elles sont plus discrètes. Car les grands et gros mots écrasent les leçons subtiles, celles qui passent sans peine à travers les mailles du silence.

De ce débat dans l'arbre que pouvons-nous retenir ? Que

le Temps est le grand maître, que rien n'est achevé, que tout reste toujours à faire. Toute vie est un roman, un roman d'éducation. L'enfant court de sa mère l'Oye à son père le Héron et à son cousin le Renard. Tous ont quelque chose à lui dire. Celui qui rêve du paradis ne peut l'attendre que des autres. Parfois d'une seule personne.

Que l'enfant soit le père de l'homme est non seulement une évidence physiologique mais un constat dont toutes les sciences vouées à la pédagogie ont fait leur profit. La seule difficulté à vaincre est parfois de nommer le père. Osons dire qu'elle ne se pose plus, faute de candidats. Faire plus que l'abeille, quel être vivant dans notre monde aurait les moyens de le prétendre? Vie quotidienne, botanique, prévisions et précautions, sans brutalité ni contrainte elle a enseigné à l'homme l'économie domestique par le seul exemple de la ruche-État, le premier modèle acceptable – et accepté – d'économie politique. L'expérience a prouvé qu'il était aussi le plus fiable.

«Le rat et l'abeille» est un tête-à-tête. Ce sont les échanges les plus fructueux. Des deux interlocuteurs, nous n'essaierons pas de faire la part de chacun. Ils ont réussi leur affaire, conclu un accord de vie commune qui a duré jusqu'à nous.

Ont-ils été les seuls? Non pas les seuls de leur race ou de leur espèce, mais dans la nature, alors peuplée d'une variété étourdissante d'envahisseurs de tous poils et sans doute déjà de toutes nuances?

Acceptons l'idée que, d'une façon ou de l'autre, la race blanche, dont nous sommes si fiers, soit née du dialogue et de la collaboration matérielle du rat et de l'abeille. N'est-ce pas là une invitation à supposer d'autres rencontres? Autres lieux, autres personnages, autres climats, autres aliments. Autres conséquences.

Imaginons : un oiseau jardinier et un kangourou australien, un perroquet du Brésil et un tapir de la même forêt, une morue de Terre-Neuve et un homard du Canada. Dessinez,

les enfants ! Avec les couleurs ! Pas sérieux, nous en convenons. L'idée est derrière la tête, l'homme pourrait avoir plusieurs origines. On a longtemps célébré le monothéisme. N'empêche qu'il a fait des ravages. Il nous faut de l'Unique à défaut de Nouveau ; l'Exceptionnel nous rassure alors que le Standard déçoit.

De telles exigences satisfont à la fois la paresse du corps et la vanité de l'esprit. Pourtant il se pourrait qu'en faisant du rat un ambitieux sans le savoir, les rêveurs idéalistes aient modelé le premier gentilhomme, alors dans l'attente de sa bourgeoisie.

Implacable nature ! Elle a acculé Purgatorius à l'intelligence. Né dans le plancton ou parmi les moules, il y serait resté. Les relevés d'Yves Coppens prouvent qu'il s'est fait la dent à mesure qu'il en perdait. « Nous avons mangé là » a été la première légende du premier homme. Comme tous les pauvres, il est allé vers le meilleur, qui est souvent le moins cher. D'ailleurs l'esprit payait. Même au milieu des arbres, on allait d'une mine à l'autre. Il suffisait de se laisser tomber pour passer du miel à la truffe.

Que le miel ait été la première manne paraît probable. Le passé en témoigne – le rat vivait alors sur la branche, autant dire dans les ruches – et aussi bien le présent. L'abeille n'a rien oublié, dès qu'elle aperçoit le poil d'un rat, elle gare son miel.

Y eut-il querelle, comme il arrive même dans de très vieux couples ? Un coup d'aiguillon est si vite arrivé... Ou, plus fréquente, la lassitude ? Toujours du miel n'est plus un plaisir. Ou bien une faiblesse de l'âge, une distraction ? Une curiosité ? Hypothèse la plus probable. Toujours est-il qu'un jour vint où notre grand-père en devenir donna son congé, lâcha son rameau et se laissa tomber sur le sol. Il allait vivre sa vie.

Le temps était alors à l'humidité. Découverte désagréable pour Purgatorius habitué au sec, mais qui devait se révéler très vite la source d'un bonheur perpétuel. Il y avait été pré-

paré, l'enfer ayant été son premier paradis. Sans jeu de mots. Un paradis intellectuel.

Le désert, ça creuse. Il s'agit de passer de la faim au moyen. Il n'est pas exact de dire que tout fait ventre. Chez un pauvre tout commence par le cerveau ; la bouche, l'estomac suivent. L'affamé se fait goinfre, le goinfre gourmet, le gourmet se fait ascète. Il ne demande plus que des mots. J'existe, donc je pense et parle.

Ainsi dès le départ nous pouvons entrevoir la grande explication : le rat est devenu homme parce qu'il était le plus intelligent. Et sans doute le moins avide, donc le plus libre. Le premier intellectuel, tel que nous le rêvons.

Enfin, dernière question : le rat est-il l'Inconnu n° 1 de la préhistoire ? Pas autant qu'on pourrait le croire en Europe. D'autres territoires, plus attachés que nous à leurs traditions, lui ont conservé une stupéfiante fidélité. Et d'abord le plus fiable, la Chine. La méticuleuse astrologie chinoise n'a pas hésité à lui accorder la première place et à insister sur son rôle de bienfaiteur de l'homme.

## II

### DE LA GASTRONOMIE PRÉHISTORIQUE

Pareil thème risque de surprendre. Tout soupçon de provocation doit cependant être exclu. Les préhistoriens conduisent d'ordinaire leur réflexion à partir de documents privilégiés, palpables, tels les outils, les œuvres d'art. Méthode descendante et déductive, qui a fait ses preuves et dont nous ferons notre profit.

Il nous paraît cependant que, si elle est nécessaire chaque fois qu'elle se révèle possible, elle ne peut être considérée comme suffisante. Seule la vie transmet l'intégralité de la vie. Pareille condition ne peut être comblée à partir de matériaux inertes. On pense au cri pathétique de ce barde breton agenouillé dans un champ de dolmens : « Pierres, parlez ! »

Une chance que les hommes soient plus bavards que les cailloux !... Il n'est que de les écouter, et à l'occasion de relancer le débat en sollicitant leurs compagnons. Or, si l'on s'en tient à la définition de la première recette connue – « Tout est dans la bouche » –, la cuisine est depuis toujours la compagne de l'homme. Le biface, le chaudron ? Autant interroger le micro-ondes !

À court terme cramponnée au silence, la première activité humaine se révèle intarissable sur le long tapis des millions d'années. La prolifique famille n'en finissait pas de jouer avec l'état civil : Australopithèque un jour, Habilis le lendemain, Erectus, qui ne sera pas le dernier. Il y aura une suite :

Néanderthal, Sapiens-Sapiens, Cro-Magnon... Noir, Jaune, Rouge, Blanc...

Les hommes mouraient, les races semblaient se dissoudre dans la nature, la cuisine restait, de mieux en mieux portante, dotée du rare avantage de se perfectionner chaque fois qu'elle changeait de mains.

L'importance de la cuisine à l'époque préhistorique est attestée par la Chine, le pays du monde qui a le plus massivement entretenu la tradition, sans rupture ni renouvellement. Que ce soit dans le souci d'exploiter au mieux les aliments dont elle dispose en leur consacrant le temps nécessaire ou dans le choix des aliments eux-mêmes, la préhistoire est si présente dans la cuisine chinoise que l'on peut se demander s'il y a eu un changement depuis ce jour de l'an 10 000 avant notre ère où les Croisés de la Civilisation, partis de Lascaux, se sont installés dans les grottes de l'Ordos, sur les rives du fleuve Jaune.

La voix des experts<sup>1</sup> :

«La très grande cuisine chinoise n'est préparée que sur commande, plusieurs semaines à l'avance, et dans quelques restaurants de Hong-Kong ou par les cuisiniers officiels de la Chine. Encore faut-il préciser que l'antique tradition doit s'adapter à la raréfaction de certains produits. Ainsi les anciens textes énumèrent les huit trésors : la paume d'ours, les lèvres d'orang-outang, le foie de dragon, la moelle de phénix, la cervelle de singe, la langue de paon, le bar de Shen-Kiang et les babines de panthère. Ne voulant pas être en reste, les Vietnamiens y ajoutaient la peau de l'aisselle du

1. La citation qui suit a été recopiée jadis par nos soins dans un ouvrage dont nous n'avons plus le titre en tête, et qui a déserté notre bibliothèque. Nous ne désespérons pas d'en retrouver la source avant la prochaine réédition de ce livre (si toutefois elle a lieu). Il nous souvient seulement – ou il semble nous souvenir – qu'il s'agissait d'un traité signé par une cuisinière d'origine chinoise.

rhinocéros et la plante du pied de l'éléphant : aujourd'hui ces raffinements ne sont plus de mise et il faut se contenter de nids d'hirondelles, ailerons de requins, tendons de cerf, lèvres de poisson et langues de canard... »

Lorsque deux Chinois se rencontrent, ils ne s'abandonnent pas à de vaines considérations sur le temps, ils vont tout de suite à l'essentiel : « Avez-vous mangé ? » À l'autre bout de la planète répond l'écho de nos cuisinières : « Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ? » Pareilles préoccupations apparaissent rarement sous la plume des intellectuels occidentaux. Vous avez dit cuisine ? Tout ce qui nous a été communiqué sur l'alimentation semble avoir été écrit par les Femmes Savantes. Leurs étoiles ne sont pas celles de Chrysale qui réclame en vain sa soupe et son rôti.

Cette indifférence et parfois ce mépris pour la vie quotidienne persistent au xx<sup>e</sup> siècle. Tout auteur qui se risque à traiter du vin, des alcools, des cuissons et des jardins se fait plus d'amis dans les mauvais lieux que dans les salons ou les académies. Rigueur qui fait tache d'huile et s'étend à l'histoire générale, un désert tout plein de rois et de capitaines mais où l'on cherche vainement le souvenir d'un maraîcher ou d'un boulanger. Sans doute une légère tendance à la modération, je ne dis pas à la rectification, est-elle en train de se faire jour. On découvre « la vie quotidienne ». Audace circonspecte, dont les pionniers se demandent à chaque pas jusqu'où ils peuvent aller moins loin.

Quant à nous, notre choix est fait. Nous irons jusqu'au fond des âges. En ce temps-là était déjà la cuisine : une manière de faire qui se proposait de rendre comestibles, voire agréables au goût, certains végétaux et animaux de l'environnement. Ce premier objectif tout matériel, soucieux d'aller à l'efficace, assurait la survie au meilleur compte. Nous verrons plus loin comment un tel programme peut être conduit à bonne fin.

La cuisine aurait pu s'en tenir à ce rôle d'humble servante,

chargée de travaux souvent ennuyeux et pas toujours faciles. Notre reconnaissance lui resterait acquise, mais alors elle n'aurait guère dépassé le niveau du singe qui casse les noix pour en croquer l'amande.

Fidèle à sa vocation du luxe, l'homme voulait mieux. La cuisine se fit gastronomie. Ce terme, qui date du XVIII<sup>e</sup> siècle, a pu paraître à l'abandon, discuté, parfois condamné, faute peut-être d'une définition satisfaisante. Pour beaucoup, il est l'expression d'une gourmandise vétilleuse et frénétique, pour d'autres il n'est qu'un code du bien-manger. Ce mot galvaudé, donnons-lui une autre définition : il exprime la cuisine intelligente, totale, quand, prétextant le nourrir, elle devient l'homme même. Homme neuf, tout pensée et tout sens, qui découvre enfin le monde.

La comparaison avec l'art s'impose. Dans les deux cas on charge la main, aidée par le feu ou le pinceau, d'exprimer une réflexion. Autre similitude : tous deux exigent la présence simultanée des producteurs et des consommateurs. Pas de bons artistes sans un public du même niveau. Quelques rares cas déformés par un romantisme éculé ont masqué cette réalité, au point de tromper Malraux lui-même, qui attribuait au génie une origine insaisissable et sacrée. Tel ne peut être l'avis ni d'un cuisinier ni d'un jardinier, qui vivent dans la familiarité des hommes et des climats. Comme les navets dans un jardin bien conduit, les chefs-d'œuvre apparaissent quand certaines conditions matérielles sont remplies : patiente mise en train, échanges internationaux, démographie ascendante, expansion économique, oligarchie religieuse, financière ou politique, puissance militaire. La Grèce de Périclès, la Rome des Césars, l'Italie des papes, des Vénitiens et des Médicis, l'Espagne de Charles Quint et de Philippe II, la Hollande de Guillaume d'Orange, la France des Bourbons et de Madame de Pompadour, de Napoléon III et de Clemenceau, l'Amérique des Roosevelt et des Truman ont coïncidé avec

ce schéma, qui se dessine avec plus d'évidence encore en gastronomie, domaine de la matière périssable qui doit être bien souvent consommée chaude. À l'historien de vérifier si ces exemples se superposent exactement.

On peut faire des réserves, exprimer des regrets, rappeler qu'une telle matière ne permet que des approximations, il n'en demeure pas moins que, toutes précautions oratoires abolies, les gastronomies sont rares sur la planète. Seule, la Chine? Le cas de l'Europe – le fameux « cap de l'Asie » – est plus douteux. Il existe sans doute des milliers de cuisines locales, mais seules quatre traditions, dans ce coin du monde, atteignent au général : le Proche-Orient (la Turquie, le désert, le Liban) ; la Grèce, confite dans sa pauvreté ; l'Italie, les pieds dans l'eau ; la France enfin, toutes richesses au vent.

Au-dessus d'elles, la déesse Méditerranée. Tout a commencé à Nice, à Tautavel, à Cassis, à Combe d'Arc, dans les grottes paléolithiques, de huit cent mille à trois cent mille ans avant notre ère. On ne peut guère en tirer qu'une conclusion : la cuisine est le plus lent de tous les arts et c'est à elle qu'il revient de traîner la gastronomie, elle-même chargée de remorquer la civilisation. Elle a eu peut-être dès le premier jour la certitude d'accomplir une mission divine. Son exigence a été à la mesure de son orgueil. Que la terre, les fleuves, les lacs et les mers soient à ses ordres ! Les Chinois ont fait le recensement de tout ce qui respire en se fondant sur cette seule question : à quelle sauce vais-je le manger ? À partir de la sauce, à nous de retrouver le poisson.

Grèce, Turquie, France... Si quelque cataclysme nous privait de tous les documents écrits, de toutes les traces matérielles de ces trois nations, leur gastronomie continuerait à parler pour elles, dans tous les pays du monde. Elle nous rappellerait qu'elles furent glorieuses, puissantes, raffinées, savantes. Surtout, qu'elles furent d'abord de grandes

auberges. Peut-être n'est-il pas de meilleure définition d'une société, heureuse ou pas.

Ces auberges sont la face réconfortante de l'histoire. Qui refuserait de s'y asseoir? Or justement, les portes sont ouvertes et il s'en ouvre chaque jour de nouvelles. Le couvert est mis. À table pour trois millions d'années, en Éthiopie, au Kenya, en Tanzanie, en Palestine, en France même.

Tous ces grands gisements préhistoriques témoignent d'abord qu'en ces lieux l'homme fut plus intelligent qu'ailleurs, car il put y satisfaire son besoin le plus impérieux, manger à sa faim et chaque jour mieux.

Nous essaierons de le suivre, pas à pas, plat après plat.

### III

## LE PARADIS QUI CRÉA L'HOMME

Dans tous les domaines nous n'avons de chances d'entrevoir la vérité que si nous remontons à la source, fût-elle distante de dix millions d'années. Pour l'instant on situe l'apparition de l'homme dans l'Est africain.

Unique, dit-on souvent, cette réussite est due à la convergence de circonstances exceptionnelles que nous allons tenter de retrouver : non seulement à cause de leur intérêt dans la perspective de l'époque, mais parce que leur influence a persisté par la suite. L'homme n'a jamais cessé de rechercher sur la planète les conditions qui lui avaient permis de devenir tel.

Il y eut d'abord l'esprit. Le petit rat qui déserta les montagnes Rocheuses voici soixante-dix millions d'années voulait le meilleur. Comme Stendhal lancé à la « chasse au bonheur », il estimait avoir droit à la Terre promise. Après soixante-trois millions d'années d'expériences souvent suivies de siècles de déceptions, il posa son sac en Afrique, à proximité du lac Victoria, peut-être à la source du Nil, et dit : « C'est ici. » Depuis, cette décision a été approuvée par les experts.

La thèse, telle qu'elle a été exposée par Yves Coppens, présente l'avantage d'être simple, donc facile à résumer. Il l'a d'ailleurs fait lui-même dans une interview accordée à *L'Express* (18 août 1989) :

«Voici sept millions d'années, notre ancêtre vivait dans l'épaisse forêt qui couvrait tout le territoire africain, quand

la Rift Valley (qui court aujourd'hui de la mer Rouge au Mozambique) a soudain basculé : ses bords ont remonté, constituant un plateau. Les pluies qui se formaient au-dessus de l'Atlantique ont alors continué à arroser l'ouest de la faille, mais de moins en moins l'est : dans cette partie-là, les paléobotanistes le confirment, la forêt a régressé. Alors que les ancêtres de l'ouest vivaient leur vie arboricole, ceux qui se trouvaient isolés à l'est se sont vus confrontés à la savane, puis à la prairie. Ce partage en deux environnements a pu susciter, au fil des générations, deux évolutions des ancêtres communs : ceux de l'ouest auraient donné les singes actuels, les gorilles et les chimpanzés ; ceux de l'est, les préhumains puis les humains (...). Tout ce qui nous caractérise (la station debout, le développement du cerveau, l'invention de l'outil) résulterait d'une adaptation à un milieu plus sec. Un petit groupe d'ancêtres possédait génétiquement des avantages de survie, peut-être une croissance différente du bassin, qui leur a permis de se redresser plus facilement, donc de mieux voir leurs proies. »

Cette hypothèse de travail mérite d'être nuancée. En ce qui concerne la forêt, nous suivons docilement. Elle constitue un milieu hostile à l'homme, car stérile et parfois malsain, voire dangereux pour qui n'habite pas dans les branches. La lisière serait plus favorable – mais si étroite... Pygmées, Indiens vivent péniblement dans les bois où sans doute ils ont été refoulés.

Si M. Coppens a bien jugé du rôle négatif de la forêt, il se pourrait qu'il ait surestimé celui de la savane, dispensatrice de tous les miracles, et d'abord du premier, la station debout. Une modification physiologique de cette importance ne peut être obtenue qu'à la suite d'un effort violent et continu. La rentabilité de l'affaire devait donc être certaine, et assez rapide. Des préhumains qui mesuraient moins d'un mètre cinquante avaient-ils intérêt à remonter leur vision de